

Brèves littéraires

Brèves

Le fauteuil

Pierre Turcotte

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, P. (1995). Le fauteuil. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 59–64.

PIERRE TURCOTTE

Le fauteuil

Une femme dans la trentaine est assise dans un fauteuil devant une large fenêtre. Elle a ouvert toutes grandes les tentures mauves à fleurs jaunes. Elle se chauffe au soleil. Les rayons coupent net sur le brocart. Le salon, étroit et long comme un corridor, ne laisse jamais pénétrer la lumière jusqu'au fond. Il est à la fois lumineux et sombre. Cette femme s'appelle Jasmine Lalonde. Elle est assise et elle est nue. C'est son premier vrai moment de repos depuis deux mois. Elle a beaucoup travaillé, beaucoup plus que d'habitude; et sa santé commence à en souffrir. Quand son mari lui a suggéré de se lancer en politique municipale, elle n'a pas su dire non. Elle a posé sa candidature sans trop y croire et elle a été choisie, faute de candidat vedette dans le quartier. Alors elle s'est mise à l'œuvre avec l'énergie croissante et insondable des tornades, si bien qu'elle en est tombée malade, qu'elle a pris une mauvaise grippe, à cause du surmenage. Mais, après tous ces efforts, il n'y a plus de doute : elle ne gagnera pas. Il faudrait une remontée spectaculaire de son parti dans les sondages. «Tu n'occuperas pas ton fauteuil à l'Hôtel de Ville, se dit-elle. Tout ce travail pour rien...» Elle voudrait s'arrêter. Elle est fatiguée.

Le fauteuil sur lequel Jasmine Lalonde s'est assise est confortable. Elle peut sentir les fibres dans son dos nu labouré, car c'est un fauteuil d'osier solide, sec et froid. Elle a un verre de saké dans une main, de l'autre tient un cigare long et fin qui se consume tout seul. Sur son corps le soleil s'aplatit comme une serviette chaude. Par la fenêtre, elle voit les premiers signes frémissants de l'automne : les fumées de la ville qui s'inclinent, le battement d'un drapeau unifolié au bout d'un mât et, au loin, le mont Saint-Hilaire qui rougeoie. Elle loge au vingt-sixième étage d'un immeuble de rapport aux ascenseurs surchauffés. Dans le hall, de chaque côté de la porte, il y a deux immenses bacs aménagés à même les fondations, qui contiennent des plantes vertes, des conifères nains, des plantes couvre-sol. Jasmine Lalonde déplore seulement les grands glaïeuls artificiels du fond, le long du mur. Un jour qu'elle avait demandé au concierge ce qu'ils faisaient là, il lui avait répondu : «Les vrais, ça ne fleurit pas assez longtemps.»

Depuis sept ans qu'elle habite cet immeuble, Jasmine Lalonde ne connaît que peu de voisins par leur nom; mais elle a depuis longtemps associé des visages à l'étage auquel ils appartiennent. Elle s'amuse souvent à deviner sur quel bouton d'ascenseur ils appuieront : «Ce chauve aux yeux délavés s'en va au neuvième», se dit-elle. Presque toujours elle a raison. «Cette femme porte un fichu aujourd'hui car elle a les cheveux sales. Elle s'arrêtera au douzième.» Et les remarques qu'elle se fait suivent souvent ses préoccupations : «Pour qui voteront les Asiatiques du quinzième ?»

Son chat s'est endormi entre ses jambes. Aucun spasme ne trouble son repos : c'est qu'il ne rêve pas. Elle le regarde et sourit. Il dort, coincé entre ses cuisses. Elle approche son verre de ses lèvres. La brise du ventilateur tourne autour de ses seins; c'est pour elle un bonheur indicible. Elle boit. C'est à peine si elle boit; elle trempe tout juste les lèvres, comme pour leur donner un goût de fureur.

Jasmine Lalonde n'est jamais vraiment confortable que nue sous le soleil. Un jour, adolescente, alors que ses parents l'avaient laissée seule tout un week-end, elle y avait goûté — la nudité totale sous le soleil. Elle était restée assise une heure devant une fenêtre éblouissante, les jambes écartées et accrochées au bras de la chaise berçante préférée de sa mère. Elle n'était pas sûre de ne pas avoir fait quelque chose de mal, mais le bonheur l'avait emporté sur la culpabilité. Puis elle avait recommencé. Toutes les fois que ses parents l'avaient laissée seule, elle en avait profité. C'était devenu son vice caché. Quand elle avait eu vingt ans elle s'était dit que c'était fini, qu'elle était une adulte; mais elle avait recommencé. Depuis, elle ne peut plus s'en passer; c'est au point qu'elle a pris un appartement en hauteur, au plus haut de la ville, pour ne pas être observée de l'extérieur et pouvoir exposer son ventre au soleil. Son mari n'en sait rien. Il faut bien garder des moments pour soi, pour une intimité suprême, pour l'égoïste rappel des sensations adolescentes. Elle s'installe ainsi, avec solennité, le plus souvent qu'elle peut. Ils s'y installent, elle et son chat.

Ce matin, il y avait conférence de presse. Jasmine Lalonde y a fait bonne figure, mais cela n'est pas suffisant pour reconquérir la popularité qu'elle avait au début. Elle est pourtant plus honnête que son adversaire. Elle ferait une bien meilleure conseillère que lui. Mais il a l'appui financier d'une partie de la pègre, et une plus puissante machine électorale. La population ne sait rien de tout cela. Devant les journalistes, elle mourait d'envie de révéler tout ce qu'elle savait. Mais elle n'en a rien fait : on ne porte pas de telles accusations à la légère. Elle est revenue chez elle découragée et épuisée. Après avoir garé sa voiture, elle est allée marcher vers le Carré Dominion. Un jeune homme entre dix-huit et vingt ans était assis sur un banc, un petit sac à dos à ses côtés; un touriste probablement. Il l'a regardée passer sans la quitter des yeux. Elle s'est sentie gênée, mais flattée aussi. Elle s'est retournée et lui a souri. Il lui a rendu son sourire. Il avait les cheveux longs, bouclés, d'une teinte blonde indéfinissable que le soleil caressait et faisait miroiter. Jasmine Lalonde est mariée depuis quatorze ans avec un homme plus vieux qu'elle de cinq ans, au teint mat et à la chevelure de jais. Jamais elle ne l'a trompé. Elle a vite chassé de son esprit l'idée d'être aimée par un ange pâle à peine sorti de l'enfance. «J'ai trente-huit ans, s'est-elle dit, je pourrais être sa mère.» Alors elle est partie. Elle s'enfuyait; au ralenti peut-être, mais elle s'enfuyait. Un moment il l'a suivie. C'était plus fort qu'elle : elle jetait de temps en temps un regard par-dessus son épaule pour s'en assurer. Son cœur battait à tout rompre. Mais elle a cessé de se retourner et, arrivée devant sa

porte, il n'était plus là. En montant chez elle, un violent désir de se mettre nue au soleil lui a pris. Elle sent entre ses jambes le cœur de son chat qui bat, les veines gonflées qui tambourinent sur sa chair au rythme régulier du sommeil.

Jasmine se plaît à imaginer qu'elle aurait fait monter ce jeune homme à la chevelure mêlée par le vent et aux yeux de tisons. Elle l'aurait fait asseoir par terre devant elle, sous la fenêtre; à peine aurait-elle pu le voir derrière les poussières lumineuses qui auraient dansé au-dessus de sa tête. Il se serait tenu tranquille à la regarder, la bouche ouverte, sous le rayon de soleil opaque, et elle lui aurait dit en ouvrant ses jambes :

«Regarde, c'est comme au cinéma...»

Et elle aurait senti passer sur elle le coup de langue avide de son regard, comme un dernier délice avant de devenir vieille. Mais elle n'en a rien fait, car elle sait trop bien que sa photographie et son nom sont affichés partout dans le quartier à cause des élections. Peut-être n'est-ce que pour cela qu'il l'a regardée ? «Mais non, pense-t-elle, il me désirait. J'aurai perdu ma chance.»

Elle se redresse un peu. Le fauteuil crisse. Il est vivant comme la paille fraîche, résistant comme le roseau séché. Rien ne négocie autant le mouvement que le meuble d'osier, qui pleure presque. Elle se sait marquée de l'emprise qu'il a sur elle, de toutes ses fibres ancrées dans ses fesses. Cela la fait rire. Elle aime que les objets inanimés lui résistent. Le fauteuil laissera des traces dans son

corps; tout son dos aura l'air tressé. Alors elle bouge pour se meurtrir davantage. Son chat s'étire, car il ne dort qu'à demi. L'instinct de survie ne le laisse jamais tout à fait en repos. Elle le caresse et lui tire les oreilles. Il s'éveille.

Le fauteuil geint et craque. Il ploie sous la femme malade, abandonnée des sondages et du désir. Ils sont unis jusqu'à ne plus faire qu'une soudure dans la douleur. Mais la douceur du soleil sur le ventre compense largement la meurtrissure du dos. Il peut craquer tant qu'il voudra. «C'est ce soleil-là qui jouait dans ses cheveux», songe-t-elle.

Le chat descend. Jasmine le suit des yeux. Elle entend presque ses pas rythmés et feutrés tant, abandonnée, il lui semble avoir le tympan dans l'œil, aussi précis qu'un compas. Il se dirige vers la fenêtre et s'assoit sur le rebord.

Puis le soleil disparaît. Un nuage vient de mettre fin à la douceur. Jasmine s'allume un autre cigare. Elle quitte la pièce et se perd dans l'obscurité pour remplir son verre.

Le nuage est déjà passé et les particules lumineuses dansent à nouveau dans l'air. Le fauteuil reste vide dans la clarté de la fenêtre, immobile et silencieux comme un siège de la salle du Conseil. Mais pour l'osier la douceur nouvelle du soleil vaut bien la caresse enveloppante et lourde de la chair.